

tions de nos concurrents, de ceux dont on dit la rivalité si menaçante, les esprits les plus moroses et les plus inquiets reconnaissent que nous avons gardé notre supériorité, supériorité relative sans doute, mais en fait supériorité actuelle certaine. Lyon a toujours fourni à la mode, pour ce qui était de la soie, des renouvellements infinis.

Au point de vue du goût et du sentiment de l'art de l'ornement, la fabrique de Lyon a trop subi en ce siècle-ci des influences contraires à son propre entraînement; elle a perdu pour un temps le sens fin qu'elle avait retenu d'une sorte de familiarité qu'elle avait eue d'abord avec l'art italien, et qui s'était aiguisé par suite de l'autorité qu'avait pris sur elle notre art français du xvi^e, du xvii^e et du xviii^e siècle. On avait acquis à Lyon par une quasi-communauté de travail avec les dessinateurs et les peintres une aptitude qui est devenue traditionnelle. On en a la preuve par cette explosion qu'on a observée à l'Exposition universelle de 1889. C'a été comme un brusque réveil sous l'excitation d'un retour de la mode aux étoffes brochées ou façonnées. C'a été un éblouissement. Nous devons le rappeler ici, car il ne faut pas laisser oublier de telles manifestations glorieuses et réconfortantes. On ne croyait pas à l'intensité de cette force latente, à la permanence de cette science merveilleuse de la tissure qui permet de donner tant de relief et de charme à un art très moderne d'un naturalisme tempéré dont on aurait dit la notion innée dans l'esprit de nos fabricants. On a eu là des exemples nombreux de cette maîtrise du *grand façonné* qui appartient toujours à Lyon. Nous n'assurons pas qu'on n'ait pas observé en tout cela quelque confusion, quelques